

PHILIPPE VAN MEERBEECK

« Il y a du divin dans l'humain »



Professeur émérite de l'UCL, psychiatre et psychanalyste, Philippe van Meerbeeck poursuit une réflexion approfondie, nourrie du christianisme, sur les difficultés existentielles et le sens de la vie pour les adolescents et les adultes d'aujourd'hui.

— Vous voilà « émérite » depuis peu. Il y a une vie après le professorat ?

— Une vie très active même ! Je continue à soigner des patients, à écrire des livres, à donner des conférences ou des interviews, à participer à des séminaires ou à des débats. Je me suis intéressé aux adolescents durant ma vie professionnelle et j'aimerais poursuivre le contact avec les jeunes d'aujourd'hui. Je continue à apprendre sur cet âge de la vie et plus fondamentalement sur la condition humaine.

– *Ce mois de juin, vous publiez un livre intitulé : Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? L'adolescence et la quête d'idéal, qui concerne notamment ces jeunes qui partent en Syrie ou ailleurs se battre dans des groupes extrémistes et violents...*

– J'ai été interpellé par le départ de ces jeunes aux origines sociales très variées qui, par idéal, se sentent appelés, comme les croisés il y a mille ans, à combattre au Proche-Orient pour trouver un sens à leur vie. J'essaie de comprendre pourquoi. Je crois qu'une des raisons de ces départs est qu'ils n'ont pas trouvé chez nous de réponses à leurs questions existentielles. Ils en trouvent sur internet et c'est ainsi qu'ils s'engagent au péril de leur vie.

– *Ces jeunes agissent selon vous essentiellement par idéal ?*

– Oui, et je pense qu'il n'y a pas suffisamment de transmission d'idéal dans nos sociétés, y compris dans le monde chrétien. Il y a un vide. Les jeunes cherchent toujours des réponses. Ils sont attirés par les images violentes. On leur propose un discours oblatif : « Viens mettre ta vie en péril pour une cause plus grande que toi. » Ce type de discours a toujours fasciné les adolescents, mais aujourd'hui c'est auprès d'extrémistes que ces jeunes trouvent des réponses, et pas ailleurs. Cela m'interpelle. Cette invitation au sacrifice exerce sur eux un attrait irrésistible. La question du sacré, pour lequel on est prêt à donner sa vie, est au cœur des questions qu'on se pose à l'adolescence.

– *Et vous, quel genre d'adolescent avez-vous été ?*

– J'ai eu vingt ans en 1968 et j'ai été un « ado » typique des années soixante à une époque où la jeunesse était vraiment un mythe glorifié, avec des figures comme James Dean, la culture rock, la libération sexuelle, le romantisme et la volonté de changer le monde. J'étais sensible à ces idées. J'ai été pensionnaire au collège de l'abbaye de Maredsous et élevé dans un milieu plutôt privilégié (mon père était médecin généraliste) avec des parents relativement ouverts, dans le dialogue, acceptant quelques transgressions, comme fumer, boire un peu trop, faire la fête... Mais il fallait réussir ses études et ne pas pousser le bouchon trop loin !

– *Un milieu catholique...*

– Oui, mes parents étaient extrêmement croyants et pratiquants. La religion, c'était un socle, comme une évidence, mais on était aussi dans une époque de remise en question avec Vatican II. À Maredsous, on participait à cette ouverture, cette volonté de changement, et mes parents acceptaient ces questions.

– *À la fin de l'école secondaire, vous choisissez d'étudier la médecine...*

– Oui, mais en pensant déjà à la psychiatrie. À quatorze ans, j'avais lu un roman de Morris West avec un personnage de psychiatre qui s'intéressait à l'esprit, à l'âme de ses patients. J'ai trouvé cela magnifique et je me suis dit que je pratiquerais bien la médecine qui ne soigne pas seulement le corps mais aussi la « psyché ». Une autre expérience a joué un rôle : au collège, les grands devaient s'occuper des plus jeunes et j'ai été ainsi amené à écouter leurs confidences, leurs questions. Mon intérêt pour les préoccupations des adolescents a commencé là.

« Je ne crois ni à l'enfer ni au paradis mais je crois que l'amour est plus fort que la mort. Tel est le sens que je donne à la résurrection. »

– *Vous faites donc des études de médecine, vous vous formez en psychiatrie et suivez une analyse...*

– À Louvain, l'approche du psychisme via le freudisme était importante à l'époque. J'ai été en analyse pendant cinq ans à Paris, tout en suivant le séminaire de Lacan et en étant marqué aussi par l'enseignement de Françoise Dolto. J'ai baigné alors à Paris dans cette culture « psy » en vogue dans les années 70-80. J'ai entamé une analyse avec quelqu'un qui m'a beaucoup aidé et en même temps, j'ai appris mon métier. Le bénéfice a été d'abord personnel et ensuite professionnel. Au début de mon activité de thérapeute avec des jeunes, Lacan m'a donné un appui conceptuel et théorique, et la confiance pour faire ce métier.

– *D'autres approches thérapeutiques que la psychanalyse ont vu le jour, notamment l'analyse systémique ou des thérapies plus comportementalistes qui se veulent performantes plus rapidement. La psychanalyse*

vous semble toujours pertinente pour aider les jeunes ?

– Il n'est pas question de mettre un jeune entre treize et vingt ans sur un divan. L'interaction en face à face est nécessaire. Par contre, il est bon pour le thérapeute d'avoir été formé à écouter l'enjeu inconscient de l'autre, à découvrir peut-être l'arrière-plan du symptôme et de la vie du jeune qui écope souvent de situations non réglées de parents ou du milieu familial. Il est bon également de voir les parents seuls ou avec le jeune dans une approche systémique, de réfléchir aux raisons pour lesquelles le jeune est en souffrance, connaître son histoire et pour cela, je pense que la psychanalyse est un atout énorme.

– *Vous avez participé à la création à l'UCL à Woluwe du centre de santé mentale « Chapelle aux champs » pour adolescents. Cela répondait à une demande, une nécessité ?*

– Assez curieusement, il n'y avait pas de consultation pour adolescents en milieu universitaire avec de la recherche, des gens formés spécifiquement. Nous avons travaillé dans une approche systémique qui privilégie les interactions dans le cercle de famille pour comprendre et soigner une ou des personnes liées entre elles, avec Françoise Dolto, Freud et Lacan comme références.

L'outil principal était l'écoute, la parole et non une approche médicamenteuse ou d'hospitalisation. C'est un service ambulatoire mais au bout de dix ans, on a créé aussi un service hospitalier parce qu'il y a des jeunes trop malades, qui doivent être retirés de la famille et qui nécessitent des soins de manière plus intensive et radicale.

– *La grande préoccupation de votre vie a été d'accompagner des adolescents. Est-ce que les évolutions de la société de ces trente-quarante dernières années (liberté, individualisme, fin des idéologies ou de la place de la religion...) ont entraîné des difficultés particulières pour les jeunes ?*

– La libération sexuelle, la pilule, les moyens financiers ont donné à la jeunesse une place qu'elle n'avait pas auparavant. La jeunesse a eu pendant une trentaine d'années un statut social privilégié. L'image du père et de l'autorité a été fortement ébranlée mais aujourd'hui, le mythe s'est effondré. Les jeunes actuels ne se croient plus enviables. Avant, on

voulait fuir des familles oppressantes, rigides. Maintenant, on voit une inquiétude liée à la perte de repères qu'entraîne l'effondrement de l'image du père. Beaucoup de jeunes restent plus longtemps à la maison, se marient plus tard, vers trente ans, sont plus longtemps dans le non-engagement. Alors que ce qui est universel, c'est précisément l'obligation pour le jeune de chercher hors du cadre familial.

– *Au risque d'apparaître comme conservateur, vous vous êtes insurgé dans les années quatre-vingt contre un discours trop technique auprès des jeunes concernant la prévention contre le sida, ou les effets pervers de la pornographie...*

– On a projeté sur les ados des problèmes qu'ils n'avaient pas. Le monde laïc a voulu qu'on distribue partout aux jeunes des préservatifs. Ceux-ci en avaient marre d'être pris pour des obsédés sexuels par des adultes qui venaient leur parler exclusivement des dangers de contamination. J'ai dit alors que les jeunes veulent aimer et être aimés et qu'ils veulent entendre un discours plus large sur l'amour. J'ai été alors effectivement traité de rétrograde par un certain monde laïc. Je pense la même chose de la pornographie qui donne une image complètement fautive de la sexualité humaine. On voit les avantages de la liberté. Les jeunes sont supposés vivre dans un monde merveilleux où tout est possible mais quand tout est possible, c'est source d'angoisse aussi. Il faut à nouveau repenser des références, des balises, des repères.

– *Il y a trois ans, vous avez publié un livre: Dieu est-il inconscient? L'adolescent et la question de Dieu.*

Cette question de Dieu vous intéresse aussi à titre personnel?

– C'est pour moi une question majeure. J'ai mis du temps à comprendre que dans l'inconscient, c'est-à-dire dans la partie refoulée de la vie psychique, la question de Dieu est bel et bien présente. Il y a des images forcément idéalisées du père et de la mère; ces derniers sont en quelque sorte déifiés. La majorité des gens dans le monde ne sont pas athées ou agnostiques mais croient en Dieu et se posent des questions sur une transcendance, sur un « plus grand que soi ». Ce qui m'a éveillé intellectuellement est un livre de Dany-Robert Dufour *Les mystères de la Trinité*, un concept majeur du christianisme. L'idée de la Trinité embarrasse beaucoup

de monde mais elle est pour moi plus intéressante pour parler du divin que l'image d'un Dieu Père tout puissant qui demande à son fils de se sacrifier. Je crois qu'il faut sortir d'une religion infantilisée et plutôt rechercher le divin, la transcendance dans la rencontre avec l'autre, dans le lien, le partage. Lorsqu'on est deux dans l'alliance, on est plus que deux. Il y a un élément tiers qui sublime et sacralise le lien. Être adolescent puis adulte est parvenu à croire en soi, grâce à la rencontre avec l'autre. Parce qu'à un moment, on a cru en l'autre, on a créé un lien d'estime mutuelle qui donne confiance, un fondement identitaire qui fait que la vie prend sens. Et j'estime qu'aujourd'hui, on n'a jamais eu autant besoin d'une transmission des valeurs chrétiennes et évangéliques.

« Il faut chercher Dieu dans le lien et le partage. »

– *Justement, que pensez-vous alors de la remise en question du cours de religion ou de morale obligatoire?*

– On peut donner deux heures sur les valeurs de la démocratie, mais si on ne dit pas que l'origine de toutes ces valeurs d'égalité, de fraternité et de liberté est chrétienne et vient de l'Évangile, c'est problématique. Le religieux peut être une réponse toute faite, mais pas s'il est accompagné d'une démarche critique sur les origines et les évolutions du monde chrétien et des religions.

– *Vous même qui venez d'un milieu chrétien, vous avez évolué dans vos croyances?*

– J'ai cru très longtemps à ce Dieu créateur, tout puissant qu'on peut prier pour obtenir une grâce. Mais j'ai fait le deuil de ce Dieu-là. Par contre, quand je vis quelque chose comme un cadeau du Ciel, j'ai envie de remercier quelqu'un ou quelque chose qui est plus grand que moi. Cela peut sembler encore infantile mais cela me fait du bien. Aujourd'hui, je crois profondément à l'idée d'un Dieu Trinité, c'est-à-dire que c'est le lien d'amour qui peut être transcendant et donner du fruit. Voilà ce qu'est Dieu pour moi. Je ne crois ni à l'enfer ni au paradis mais je crois que l'amour est plus fort que la mort. Tel est le sens que je donne à la résurrection. Je crois que les humains peuvent vivre quelque chose de plus grand qu'eux-

mêmes s'ils arrivent à mettre de l'amour dans leur vie. Je crois qu'il y a ainsi du divin dans l'humain. L'incarnation est une idée fantastique propre au monde chrétien qui est de croire que le divin n'est pas dans le Ciel mais dans tous les humains dès lors qu'ils peuvent partager.

– *Dans cette mesure, vous pouvez vous assumer et vous dire chrétien...*

– De cette manière, oui, je me sens profondément chrétien. Je ne suis pas un expert mais je me sens très proche de l'Évangile et tel que je le comprends, j'ai envie d'en parler et de le partager avec les jeunes, avec passion.

– *Vous avez dit d'ailleurs que vous aimeriez être professeur de religion...*

– Oui, pour expliquer cela au jeune. On devrait lire la religion avec l'éclairage de la science et des sciences humaines, raconter la Genèse comme un magnifique discours poétique sur l'origine du monde, revisiter des mythes comme le péché originel qui doivent être lus différemment, relire la vie de Jésus en connaissant mieux la composition, l'origine des quatre évangiles ou comprendre le credo de Nicée avec la perspective historique comme un compromis politique. Il faut lire les Écritures avec un regard contemporain, très évangélique, et qui peut alors être fondateur et humanisant si ce regard n'est pas pris de manière catéchétique et dogmatique. Je trouve aussi que les sacrements sont un beau cadeau symbolique si on peut les revisiter avec une lecture enrichie des sciences humaines. Par exemple, l'Eucharistie, transformation métaphorique du pain et du vin qui devient communion. On pourrait montrer aux jeunes la valeur « humanisante » des sacrements. Je crois que l'Église a besoin de gens un peu en marge, hors institution, qui ne sont pas inscrits dans une théologie traditionnelle et qui peuvent apporter un autre éclairage sur des fondamentaux chrétiens.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Philippe VAN MEERBEECK, *Mais qu'est-ce que tu as dans la tête? L'adolescence et la quête d'idéal*, Bruxelles, Racine, 2015; prix: 20 € -10% = 18 € et *Dieu est-il inconscient, l'adolescent et la quête de Dieu*, Bruxelles, De Boeck, 2012; prix: 30 € -10% = 27 €.